

hors la loi, pleine de sollicitude, de dévouement et de formetée puisée dans le devoir. Et quand l'un d'eux voulait lui parler du danger qu'elle courait, de la récompense terrible qu'elle devait attendre de sa générosité : « N'ai-je pas assez vécu, répondait-elle, puisque je vous ai sauvés ? Le bonheur de consoler des malheureux n'est-il pas assez grand pour rendre indifférent aux dangers qui peuvent en être la suite ? Et la mort n'est-elle pas tout ce qu'on peut envier de plus doux, lorsqu'on a fait tout le bien possible ? » Cependant un traître la dénonça comme recelant des gironins ; alors craignant non pour elle, mais pour ses hôtes, elle les fit évader. Il était trop tard ; Pétion, Salles et Buzot avaient eu le temps de fuir ; mais Guadet fut arrêté ; avec lui toute sa famille, et l'énergique et sainte femme qui avait donné asile à ceux que tous abandonnaient et repoussaient.

Quand, traînée devant le tribunal, les juges lui reprochèrent d'avoir désobéi à la loi en recelant des proscrits, elle fut indignée en son âme pure et grande, et ne put se contenir : « Monstres, s'écria-t-elle, tigres altérés de sang, oui, si l'humanité, si les cris de la nature, si les liens de la famille sont des crimes, nous méritons tous la mort. »

Lorsque fut prononcé l'arrêt qui la condamnait à mourir, elle voulut s'élaner vers le président. Quand le bourreau lui coupa les cheveux, elle essaya de se débarrasser de ses liens, se montra indignée, violente, furieuse. Mais ayant détourné la tête, elle vit le père de Guadet, qui, le front dans ses mains, semblait anéanti ; elle ne songea plus qu'à lui ; et c'est en prodigant ces consolations qu'allà à l'échafaud cette héroïque et noble femme, dont le nom est quelquefois écrit *Bourquoy*.

BOUQUET (Michel), peintre français contemporain, né à Lorient en 1809, élève de M. Gudin, commença à peindre des marines et débuta, au Salon de 1835, par une *Vue prise à Lorient*. Il s'adonna ensuite à la peinture du paysage proprement dit, choisissant de préférence ses vues en Bretagne, et il remporta une médaille de 3^e classe en 1839. Après cette exposition, il se décida, comme beaucoup d'autres jeunes artistes de son temps qu'avait séduits les œuvres de Decamps et de Marihat, à faire un voyage en Orient. Il visita successivement la Sicile, la Grèce, l'Asie Mineure, Constantinople, la Moldo-Valachie, la Hongrie, l'Algérie, et rapporta de ces divers pays des croquis d'après lesquels il a exécuté des tableaux à l'huile et des pastels qui ont été très-remarqués ; il nous suffira de citer : la *Petite mosquée d'Ourlac* (près de Smyrne) et la *Vue de Monreale*, en Sicile (Salon de 1841) ; la *Vue de la rade de Smyrne* ; un *Souvenir du cap Sunium* et un effet de *Soleil couchant sur les hauteurs du Bosphore*, trois pastels du plus brillant coloris, exposés en 1844 ; la *Vue de Jassy* (1845) ; les *Portes-de-Fer* en Algérie (1846) ; une *Vue prise aux environs de Palerme* et les *Bords du Danube*, pastel (1847) ; le *Soir dans les steppes de la Moldo-Valachie* (1848) ; une *Rue de Nicomédie* (1857). M. Bouquet a parcouru aussi l'Ecosse, dont il a exposé des vues au pastel d'une fraîcheur exquise (1850). Il n'avait pas renoncé, d'ailleurs, à représenter les sites de sa province natale ; en 1845, il fut chargé par le ministre de l'intérieur de peindre la *Vue de Lorient*, et, de 1853 à 1856, il n'a guère exposé que des paysages bretons ou normands. Il a obtenu des médailles de 2^e classe en 1847 et en 1848. Doué d'une facilité peu commune, il réussit particulièrement à saisir les impressions fugitives de la nature, les accidents éphémères de lumière et d'ombre. A dire vrai, il « baucha plutôt qu'il n'acheva » ; aussi certaines parties de ses paysages manquent-elles de fermeté ; mais il rend bien la transparence des eaux, la légèreté des ciels, la fraîcheur de la verdure. Coloriste brillant, mais sans profondeur, il s'est surtout distingué comme pastelliste. Il a publié aussi d'intéressants recueils de lithographies, entre autres un album de douze planches représentant des vues prises dans les Principautés danubiennes (Paris, 1840) et deux ouvrages sur l'Ecosse, dont l'un (*The Tourist's Ramble in the Highlands*) a paru à Londres en 1850, et l'autre à Paris en 1852. Il a adressé en outre à l'*Illustration* plusieurs dessins et quatre lettres sur l'Ecosse. Depuis quelques années, il se livre à peu près exclusivement à des travaux de céramique : il exécute, sur faïence cuite au grand feu de four et peinte sur émail, des paysages, marines et décorations diverses. Les résultats auxquels il est parvenu dans cet art difficile sont des plus remarquables. Plusieurs de ces faïences ont figuré avec succès aux Salons de 1863, 1864, 1865 et 1866, et aux expositions des beaux-arts appliqués à l'industrie. Parmi les salons aristocratiques qui ont admis ce genre de décoration, nous citerons celui du duc de Montebello, à Paris.

BOUQUET (C.-Jean-Claude), mathématicien français, né en 1818. Elève de l'Ecole normale, il a professé successivement à Marseille, à la faculté des sciences de Lyon, et au lycée Bonaparte depuis 1852. Outre sa thèse de doctorat, *Sur le calcul des variations* (1841) et divers mémoires intéressants, il a donné, en collaboration avec M. Briot, les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, excellent ouvrage d'enseignement, et des recherches *Sur l'étude des fonctions définies par des équations différentielles*.

BOUQUETÉ, ÉE adj. (bou-ke-té — rad. bouquet). Néol. Parsemé d'objets disposés en bouquet : *Sur les reliefs perpendiculaires du paysage, des pentes rases, ou bouquetées de cépées de hêtres*. (Chateaub.)

BOUQUETIER s. m. (bou-ke-tié — rad. bouquet). Vase à mettre des fleurs.

— Bot. Espèce de bigaradier.

BOUQUETIÈRE s. f. (bou-ke-tière — rad. bouquet). Femme qui fait ou vend des bouquets de fleurs naturelles.

Bouquetière des Innocents (LA), drame en cinq actes et onze tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 15 janvier 1862. Trouverait-on dans l'histoire de France un règne plus honteux que la régence de Marie de Médicis ? La Fronde est une liasse auprès de la Batrachomyomachie féodale qui s'agite autour de cette lourde pécore. Les princes se battent pour de l'argent, les grands conspirent pour des places à la cour ; la soumission se vend et s'achète pendant qu'un raffiné politique, Concini, sorte de valet fripon, vole, intrigue, fait tous les métiers. Le drame qui nous occupe raconte à sa manière la grandeur et les décadences de ce cavalier servant de la reine. La *Bouquetière des Innocents*, Margot, est une filleule de Henri IV, une brave fille qui engrange de ressembler trait pour trait à la Galigai, laquelle est soupçonnée par le peuple de conspirer, avec son mari Concini, la mort du roi. Le roi, malgré mille avis divers, a cédé aux obsessions de Marie de Médicis, et a consenti à la faire couronner et sacrer dans l'église de Saint-Denis. Le lendemain de la cérémonie, les forts et les dames de la halle veulent aller au Louvre complimenter le roi et la reine. Ils choisissent Margot pour parler au nom de la députation. La filleule du roi emmène avec elle un fripier, son fiancé, qui porte un nom fameux, le surnom même du peuple de France, Jacques Bonhomme, et un jeune peintre qu'elle protège et qui s'appelle Henriot. Ce dernier est un des nombreux bêtards semés un peu partout par Henri IV, qui, dans la pièce, nous paraît un peu mélancolique pour un diable à quatre. Mais en route, les forts rossent les laquais de Léonora Galigai ; si bien que la reine, apprenant l'insulte faite à sa favorite, refuse de recevoir l'homme des halles et demande vengeance au roi pour M^{me} Concini. Henri IV traite l'incident fort légèrement, ne veut point s'y arrêter et accueille avec bonté Margot et ses compagnes. Il embrasse sa filleule, accorde une dot à Jacques Bonhomme et interroge Henriot. Reconnaissant en celui-ci un enfant de ses amours, il le présente au dauphin et le lui recommande. Henriot jure d'être toujours pour le dauphin un serviteur dévoué, après quoi Henri IV annonce qu'il va rendre visite à Sully malade. Rue de la Ferronnerie, il est frappé à mort par le couteau de Ravallac. Le grand chancelier, devant Marie de Médicis et la cour, proclame le dauphin roi de France. Louis XIII est acclamé par tous les assistants. Le drame impute au sigisbée de l'indigne femme de Henri IV la mort de ce dernier ; c'est Concini qui lance Ravallac sur le roi, qui le style au meurtre ; il est le seul complice de l'assassin derrière lequel l'histoire, moins exclusive, nous montre les jésuites, les agents de l'Espagne, de l'Autriche et de Rome, le duc d'Épernon, le marquis de Verneuil, la Du Tillet, maîtresse du duc d'Épernon, les Concini et Marie de Médicis.

Jacques Bonhomme, le fripier que nous avons vu tout à l'heure accompagner Margot chez le roi, a vendu le matin même des habits à Ravallac : il pourrait parler ; Concini le fait enfermer. Jacques Bonhomme devient fou, on le rend alors à sa Margot, qui, à force de soins, le rappelle à la santé et à la raison. Le jeune peintre Henriot, de son côté, songe à venger la mort du roi. Initié à un complot qui a pour but de renverser les Concini, partageant l'indignation que les faveurs dont sont comblés ces aventuriers provoquent dans le peuple, il doit assister à une réunion de bourgeois et d'artisans, le soir même, au cimetière des Innocents. Henriot propose à Jacques Bonhomme de s'y rendre aussi. Jacques Bonhomme accepte ; mais le nom du cimetière lui rappelle une certaine moitié de médaille qu'il a cachée sous la troisième marche de la croix. Cette moitié de médaille joue un rôle important dans la pièce ; un homme masqué qui accompagnait Ravallac, et qui n'était autre que Concini, l'a perdue dans la boutique de Jacques Bonhomme, qui l'a ramassée, se doutant bien, les auteurs ne nous disent pas pourquoi, qu'elle devait avoir dans l'avenir son utilité. En effet, il paraît que tout le monde à la cour connaissait immédiatement le nom du complice de Ravallac, si, par malheur ou par bonheur, Jacques Bonhomme montrait sa trouvaille. La Concini, qui sait cela, désapprouve donc avec beaucoup de raison la mise en liberté du fripier. Elle a fait épier la fiancée de ce dernier, elle a entendu ses propos et surpris le secret de Jacques Bonhomme. Pendant que, par son ordre, on enferme soigneusement Margot à l'hôtel Concini, Léonora Galigai s'enveloppe dans une des mantes de la bouquetière ; elle compte, grâce à sa ressemblance extraordinaire avec la fiancée de Jacques Bonhomme, pouvoir pénétrer dans le cimetière et s'emparer de la précieuse moitié

de médaille. Quand elle arrive au cimetière, Jacques s'y trouve déjà. La nuit est complète. Le fripier, agenouillé près de la croix, fouille les crevasses de la troisième marche ; sa main rencontre celle de la Concini qui essaye alors de se faire passer pour Margot ; mais Jacques Bonhomme ne s'y trompe pas. Il la saisit en appelant les conjurés. La Concini le poignarde, et les soldats de son mari, créés récemment maréchal d'Ancre, accourent pour la protéger contre le peuple, qui serait exterminé, sans l'intervention des gardes du roi commandés par Vitry.

Jacques Bonhomme, qui a la vie dure, a repris ses sens ; il s'est traîné jusqu'à la croix et a retrouvé la moitié de médaille, qu'il a confiée à Henriot. Enfin le vieux Vitry (qui par parenthèse n'existait plus, et qui se trouvait remplacé par son fils ; mais les auteurs n'y regardant pas de si près), le vieux Vitry offre au roi Louis XIII de le débarrasser de l'odieux maréchal d'Ancre. Le roi hésite, mais il a gardé une moitié de médaille trouvée sur l'assassin de Henri IV ; or cette moitié se rapporte parfaitement avec celle qu'a trouvée Jacques Bonhomme, et que le jeune Henriot lui montre tout justement. Le perspicace Louis XIII en conclut, nous ne savons trop par quelle subite déduction, que Concini a été complice du meurtre de son père. Il n'hésite plus à le faire assassiner par Vitry. Le peuple, quand il apprend la mort du favori, se livre à une joie insensée. Il s'empare du cadavre et va le brûler devant la statue de Henri IV, en signe d'expiation ; puis il court assiéger la Galigai dans son hôtel. La pièce se termine par une promenade triomphale du roi, le jour même où la maréchale d'Ancre est condamnée comme sorcière à être décapitée, puis brûlée en place de Grève. Le cortège royal est précédé joyeusement par la note de Jacques Bonhomme, qui est guéri, et de Margot, qui est délivrée. • Au milieu de cet assemblage incohérent de scènes historiques et de scènes fabuleuses, dit M. de Biéville, deux situations vraiment saisissantes et très-habilement mises en action se distinguent : la rencontre de Léonora et de Jacques Bonhomme au pied de la croix, et l'exécution de Concini sur le grand escalier du Louvre. Quant à la ressemblance de la maréchale d'Ancre et de Margot, elle n'a d'autre raison que celle de pouvoir faire jouer les deux rôles par la même actrice. Ce double rôle a servi pour la rentrée de M^{me} Marie Laurent à l'Ambigu. • Nous avons vu que ce n'est plus, comme dans l'histoire, par Luynes, que Concini, véritable scapin de cour, est renversé, mais par la bouquetière Margot et le peintre Henriot, une filleule et un bâtard de Henri IV. • Cette histoire, écrit M. Paul de Saint-Victor, cette histoire machinée et enluminée fait un drame intéressant, à tout prendre. L'attention ne languit pas, les tableaux se suivent sans se ressembler. Une mise en scène presque pathétique est celle de l'assassinat du maréchal, transporté sur le grand escalier du Louvre. • Acteurs qui ont créé la *Bouquetière des Innocents* : M^{me} Marie Laurent, Margot et Galigai ; M^{lle} Jane Essler, Louis XIII ; MM. Faille, Concini ; Omer, Henri IV ; Charles Pérey, Jacques Bonhomme, etc.

Bouquetière (LA), opéra en un acte, paroles de M. Hippolyte Lucas, musique d'Adolphe Adam, représenté à Paris sur le théâtre de l'Opéra, le 31 mai 1847. Le vicomte de Courtenay achète tous les jours, au prix d'un écu de six livres, un bouquet à Nanette. Le vicomte est un charmant mauvais sujet qui se ruine au jeu, si bien qu'il n'a plus d'autre ressource que d'aller s'engager chez un racoleur. N'ayant plus le moyen d'acheter un régiment, il le gagnera. En chemin, il rencontre la jolie bouquetière. Nanette lui offre le bouquet quotidien ; mais comment le payerait-il ? tout son avoir se borne à vingt sous... Le vicomte donne à Nanette un billet de loterie, puis il lui fait ses adieux en déposant un baiser sur les joues de la jeune fille. Nanette est émue et n'écoute que d'une oreille distraite M. l'inspecteur du marché, qui a bien envie de lui décocher une déclaration, mais en est toujours empêché au moment décisif par quelque incident grotesque.

Le vicomte revient, portant à son chapeau les rubans des nouveaux enrôlés, s'appropriant à payer à ses nouveaux camarades la bienvenue d'usage. Nanette se sent triste en songeant qu'un si joli garçon peut revenir de la guerre boiteux, estropié, et même ne pas revenir du tout. Heureusement, la fortune sa montre favorable. Avec le billet que le vicomte lui a donné en paiement, Nanette gagne vingt mille écus ! Elle court vite racheter la liberté de M. de Courtenay, et veut rendre à sa pratique le surplus de la somme. Le vicomte refuse ; d'ailleurs que pourrait-il faire de vingt mille écus, lui qui a contracté la vicieuse habitude d'en manger deux cent mille par an ? Heureusement encore, il vient de mourir aux Indes, fort à point, un vieux bonhomme riche comme plusieurs Crésus, qui n'a d'autre héritier que le vicomte de Courtenay. Donc M. de Courtenay devenu riche épouse Nanette, et forme le projet d'être sage. Quant à M. l'inspecteur, il reste décidément garçon, et la toile tombe.

L'ouverture est le morceau le mieux réussi de l'opéra. On y trouve des idées fraîches, le rythme et cette netteté rapide qui ont valu à

Adolphe Adam sa popularité de bon aloi ; on y trouve aussi un charmant motif qui se reproduit plus tard dans l'ouvrage. Citons les couplets et la cavatine de Nanette, le trio de basse, ténor et soprano, le chœur des nouveaux enrôlés, l'entrée et la marche de la loterie. En voilà plus qu'il n'en faut pour composer, à propos d'une bouquetière, un bouquet musical tout parfumé de mélodie. Le livret est naturellement peu compliqué, vu le manque d'espace ; mais les vers en sont bons et ne ressemblent pas à ces bouts-rimés ridicules dont le public se contente d'ordinaire. Acteurs qui ont créé la *Bouquetière* : M^{lle} Nau, Nanette ; Ponchard, le vicomte de Courtenay, etc. — La décoration, qui représente l'ancien quartier aux Fleurs, est d'une grande finesse de ton, et fait le plus grand honneur à MM. Cambon et Thierry.

BOUQUETIN s. m. (bou-ke-tain — dimin. de bouc). Mamm. Espèce de chèvre sauvage, qui vit sur les montagnes de l'Europe et de l'Asie : *Le bouquetin femelle a les cornes beaucoup plus petites que celles du mâle*. (Buff.) *Cornille est comme les bouquetins et les chamois de nos montagnes, qui bondissent sur un rocher escarpé et descendent dans des précipices*. (Volt.) || V. CHÈVRE.

— *Encycl.* On donne le nom de *bouquetin* à plusieurs espèces de chèvres. Il y a d'abord le *bouquetin des Alpes*, qu'on appelle encore *bouquetin commun* ou *bouquetin ibex* ; puis le *bouquetin de Sibérie*, celui du *Caucase*, celui des *Pyrénées*, le *bouquetin d'Égypte*, le *bouquetin Walie* et le *bouquetin Jharal*.

— *Bouquetin des Alpes*. Ses caractères spécifiques peuvent se résumer ainsi : molaires au nombre de six à chaque mâchoire ; cornes des mâles très-fortes, presque noires, sillonnées de deux arêtes longitudinales et de côtes saillantes transversales ; cornes des femelles triangulaires et plus petites ; pelage d'un gris fauve aux parties supérieures du corps, et d'un blanc sale aux parties inférieures, avec une bande noire qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue ; barbe noire et rude chez les mâles seulement. Dans cette espèce, le mâle et la femelle diffèrent considérablement ; ainsi, tandis que les cornes des premiers atteignent souvent 1 m. de longueur, celles de la femelle ont à peine 0 m. 15. La femelle n'a jamais de barbe ; de plus, elle est, dit-on, d'un tiers plus petite que le mâle. La hauteur moyenne de ce dernier est de 0 m. 87 ; son poids atteint quelquefois plus de 140 kilogr. Le *bouquetin* a presque les mêmes mœurs que le chamois, mais son habitat est encore plus élevé : on ne peut guère le rencontrer que dans la région des neiges éternelles. Il est encore plus agile que le chamois. On le voit fréquemment gravir, au moyen des moindres aspérités, des parois presque perpendiculaires ; il franchit d'un bond des distances vraiment prodigieuses, en mesurant son élan avec une précision qui tient du prodige. Lorsque, pour fuir un danger, il se précipite d'une grande hauteur, c'est toujours la tête en avant ; il ne tombe pas précisément sur ses cornes, comme le croient les chasseurs, mais celles-ci frappent le sol presque aussitôt que ses pieds de devant, et il leur arrive parfois d'être brisées par le choc. Sa force est aussi très-remarquable. Si l'on en croit Gaston Phébus, à l'époque du rut, c'est-à-dire au mois de janvier, il court sur les passants, qu'il attaque à coups de tête comme le bœuf, et les heurte si rudement qu'il peut casser la cuisse ou la jambe d'un homme. Les organes de la vue, de l'ouïe et de l'odorat sont parfaits chez le *bouquetin*. Il est toujours sur ses gardes ; aussi sa chasse est-elle très-dangereuse. Il faut le suivre au travers des glaciers et des précipices ; souvent même, lorsqu'il est pressé, il s'élance sur le chasseur, l'accule contre un rocher, l'y serre à l'étouffoir ou le culbute dans un abîme. Les chiens sont inutiles ; tout dépend de l'adresse du tireur. C'est en août et septembre qu'on chasse le *bouquetin*. Les chasseurs se réunissent d'ordinaire au nombre de deux ou trois ; ils visitent les rochers où il se tient pendant le jour, ou cherchent à le surprendre quand la rigueur du froid et le manque de nourriture le forcent à gagner les forêts. Pris jeune, le *bouquetin* s'apprivoise aisément. Accouplé avec la chèvre domestique, il produit des métis doués eux-mêmes de la faculté de se reproduire. Son sang passait jadis, en médecine, pour un spécifique souverain contre la pleurésie, la péripneumonie et diverses autres maladies. C'est encore un remède populaire très-usité dans la Savoie et le Piémont septentrional. Le *bouquetin* était répandu autrefois dans toute la chaîne alpine, depuis le mont Blanc jusqu'au mont Eisenhartz, en Styrie. Peut-être même, ainsi que le fait supposer un passage de Varron, habitait-il aussi une partie de la chaîne des Apennins. De nos jours, il est confiné dans un petit canton des Alpes piémontaises, et la race semble devoir s'éteindre dans un avenir assez prochain.

— *Bouquetin de Sibérie*. Cette chèvre, que M. Boitard rapproche du *bouquetin* de l'Himalaya, pourrait bien n'être qu'une simple variété de l'*ibex* des Alpes. La distribution géographique du *bouquetin de Sibérie* n'est pas encore bien déterminée. On sait seulement qu'il existe sur divers points de la grande chaîne de montagnes qui sépare la Sibérie de la Tartarie orientale, principalement vers les sources du Jeniser. Les petits